

O.DESSYME

L'Affût II

Femme interdite

23/01/97

Jeudi 23/1/97.

Rêve d'amour bref, intense, idéal.

Elle était brune et m'a dit, en arrachant de ses doigts le quart d'une motte de beurre posée à même une longue table de ferme en chêne, que notre liaison durerait le temps que nous mangions celui-ci.

Elle ne m'a rien dit, d'ailleurs.

Nous n'avons pratiquement jamais eu besoin de se parler, ou juste pour s'informer de ce qu'un tiers pourrait dire.

Nous nous étions vu - elle était avec un autre, j'en draguais une autre - et nous avions su.

Envers et contre tous, nous avions cette passion à brûler.

Un amour trop présent, d'une trop grande plénitude, trop infini pour que le reste existe, ait jamais existé...

La Dame me demande ce que moi, j'attends des femmes.

Ce que j'attends des femmes...

Pas grand-chose, je crois... Qu'elles me lachent

Ou tout, au contraire ; la vie, le souffle de vie, une nouvelle naissance et ma résurrection...

Amen.

J'attends des femmes qu'elles tentent d'attiser la flamme qui m'éveillerait à la vie...

Ce rêve n'avait pas une once d'érotisme. Elle pouvait être belle ou laide, mais le feu, le désir, l'amour émanaient de tout son être...

Ce n'est, en tout cas, pas le sexe que j'attends chez la femme.

En fait, j'en attends énormément. Ce doit être pour ça que j'en ai si peur...

24/1/97.

Rêvé de Fred, d'un enterrement raté de Fred.

Je ne sais plus ce qui était raté mais il fallait recommencer, tout recommencer...

Réveil en larmes, donc.

Cette solitude m'est de plus en plus pénible.

Plus d'ami. Plus d'amour. Enterré dans ce trou à rats.

Igor n'a pas besoin d'amis, il a sa femme et ses gnomes.

J.R. ne me comprends pas je crois, ou plus.

Et puis ce sont des gens récents dans mon existence, qui ne me connaissent que depuis mes vingt ans.

U.R. ne me comprends pas je crois, ou plus.
Et puis ce sont des gens récents dans mon existence, qui ne me connaissent que depuis mes vingt ans.

Fred poussait à la musique.

Je me souviens de ça. Il m'en parlait souvent. Il avait sa fierté mais m'en voulait si je faisais mine d'errer sur d'autres voies.

Personne à qui parler.

Il n'y a que la Dame, et elle ne répond pas.

Les autres sont casés, n'ont plus ces problèmes-là, en ont d'autres, pires, de boulets, de boulot.

Je ne veux ni travail, ni gosses.

Je veux la vie, ma vie.

22 février 97.

Un mois sans un mot, déjà. Comme le temps passe...

Montargis.

C'est la première fois que je m'y rends.

J'ai du mal à écrire. Est-ce l'engourdissement de mes doigts déshabitués ou le stress dû à cette ville que j'approche, enfin, après cinq mois de retraite ?

Un peu morte, la ville.

A première vue, ce n'est pas un samedi soir à 19 heures qu'il faut espérer y trouver un bar quelque peu animé. Je suis donc échoué sur un banc, à la table d'un quasi désert.

Je ne sais pas, l'impression que je me serais facilement dégoté quelque chose de bien plus chaleureux dans une ville étrangère. Sans doute qu'une impression...

Le sexe, je crois, commence à manquer sérieusement.

Je suis passé de rêves de doigts frôlés et de creux poplités entrevus pour arriver à des choses nettement plus hard où mes mains s'enfourment franchement sous des T-shirts de filles, voire de femmes... C'est dire l'état.

Il semblerait que j'ai quand-même eu un peu de flair. Le monde commence à affluer...

Quelques petits évènements, tout de même, depuis un mois : mon appartement de Paris a enfin trouvé locataire et le groupe, qui désormais compte cinq membres, s'apprête à faire son entrée fracassante sur la scène parisienne.

Je suis arrivé beaucoup trop tôt pour la séance de 20h30, mais depuis le temps que je remets cette visite, deux heures trente d'avance ne m'ont pas parues superflues si je ne voulais pas rater mon coup.

Déjà le trac s'insinuait depuis l'aube à l'idée de me montrer en ville...

A propos de coup, ce n'est pas encore ce soir qu'Innocent prendra l'air... Plus de deux ans d'abstinence...

Jamais je n'ai passé autant de temps sans faire l'amour; du moins depuis la première fois où j'ai fait l'amour, parcequ'avant, forcément...

Quoique je ne me souviens absolument pas de la première fois où j'ai fait l'amour... Avec qui, vaguement (mais j'avais déjà fait deux tentatives foireuses avec d'autres prétendantes), mais quand ?!...

Je me souviens beaucoup mieux de ces instants qui passèrent à côtés, de ces fois où l'amour fût plus doux encore de ne s'être pas fait...

Je m'aperçois qu'il est quand même beaucoup plus facile d'être romantique quand on a quelqu'un sous la main.

Et pour couronner le tout les beaux jours reviennent.

Enfin, le café, mon carnet, la ville, le bruit, ça faisait longtemps. Question d'état d'esprit; il m'aurait été impossible d'apprécier avant. Ce n'est d'ailleurs pas encore ça, mon trac est là pour le rappeler, mais c'est mieux quand même...

Question d'état d'esprit; il m'aurait été impossible d'apprécier avant.
Ce n'est d'ailleurs pas encore ça, mon trac est là pour le rappeler,
mais c'est mieux quand même...
Je crois bien que ma tête n'a jamais été aussi dégagée depuis ces trois
dernières années.

C'est con. J'aurais du apporter quelque chose à lire. Encore une heure à
tirer et je ne sais plus quoi écrire.
Pour la contenance, ça va devenir ardu...

Peut-être aller dans un autre bar, pour voir.
Cinq grosses harleys viennent de se garer le long de la terrasse, toutes
pilotées par de gros clones de Gérard Jugnot.
Peut-être aller dans un autre bar, pour voir...

D'Artagnant's Bar.

« Ne me tirez pas sans raison, ne me remettez pas sans honneur ». C'est
écrit au-dessus de moi, sur un des nombreux panneaux peints
représentant, j'imagine (quel perspicacité!), les péripéties de notre
héros.

Le demi y est moins cher mais à la place de l'horloge ils ont mis des
épées...

Je ne me souviens pas de ce que d'Artagnant est venu faire à Montargis.
Je vais aller voir « Tout le monde dit I love you » de Woody Allen.
Personne. Deux filles moches et le barman. Sûrement ses copines. De
toutes façons elles s'en vont; plus besoin de se forcer à écrire.

Je suis donc seul au D'Artagnant's bar et peux me fourrer les doigts
dans le nez jusqu'au genou si ça me chante même si ce n'était pas
vraiment là les raisons premières de cette sortie.

20h30, c'est tout en version française dans ce patelins de crétins. Je
rentre.

Le fait d'avoir des chats procure l'immense plaisir de se croire
attendu.

Nuit.

Ariane réfléchit plus vite que moi...

Courson, le 26 mars 1997.

Petit proverbe : c'est agréable de lire confortablement mais (c'est là
que commence le proverbe :) si le livre est bon, on lit toujours
confortablement.

Exemple : je suis donc à Courson, dans la chambre du fond, celle que
j'ai toujours considérée comme ma chambre, contrairement à celle que mes
parents m'avaient attribuée d'office (et ce doit être pour cette raison
que je n'y séjournais plus. Euréka!), et je lis au lit, la tête bien
calée au creux de deux gros oreillers, matelas moelleux, chats
tranquilles, petit joint, bref : confortablement, "Le tour du monde en
80 jours".

Bon livre (je ne me permettrai pas...), mais comparé à l'époque où je
dévoraient "Infanta" sur ma chaise de cuisine, guettant le soleil d'hiver
dans mon pavillon glacé de Saint-Trou-sur-Aveyron...

Cette société camoufle, par la promotion du « bien dans son corps », le
fondamentalisme du « bien dans sa tête ».

Le sport ne sert à s'abrutir qu'un temps mais ne résout rien.

Courson, toujours (mais qu'est-ce que je fais là! ?), le 27/6/97.

Il s'agirait d'arriver à considérer cet endroit comme une auberge sinon
bien sympathique, tout du moins confortable.

Mais, en toute objectivité, mon père n'a rien d'un avenant aubergiste...

1 mai 97

Aucune de mes musiques n'est aboutie.

Je ne sais pas cent fois remettre mon ouvrage sur la table.

1 mai 97

Aucune de mes musiques n'est aboutie.

Je ne sais pas cent fois remettre mon ouvrage sur la table.

Deux fois. Après ça m'ennuie.

C'est con... Je suis très con.

Pourquoi ? La peur ? Non.

D'ailleurs, je ne pense pas qu'il faille chercher dans un futur (peur) incertain. Mieux vaut tenter de creuser dans le passé (traumatisme).

Tempérons : des fois j'ai de la chance et la première est la bonne...

18 mai 97.

J'ai effectivement, comme mon horoscope l'avait prédit, fait une rencontre.

L'ennui est qu'elle n'a que quatre ans.

22 (?) mai 97.

Café Magne, Alésia, 20 heures.

Je reviens à deux séances par semaine.

Je pars à la dérive, me dit la Dame.

Aucune envie de faire ce que j'ai à faire : chercher une maison, renouer avec ce monde d'où je me sens si loin, abandonné, vide d'amour.

Aucune envie, aucun désir.

Je ne peux même pas dire que la mort serait la bienvenue.

Il me faudrait renouer avec Garance, Blaise et Nat, John, Sylvain, Igor, J.R., Antoine, c'est tout ? Ce serait déjà pas si mal... Pour leur dire quoi ? Leur raconter mes malheurs de petit rentier qui passe ses journées à ne rien foutre au soleil ?

Je suis tendu à l'extrême, mal à l'aise, sur mes gardes.

Je me suis fait avoir, une fois de plus avoir par mes parents. Et avec ma bénédiction, comme d'habitude.

Ma mère commence à en vouloir sérieusement à la Dame qui lui vole son enfant et le monte contre elle. C'est comme ça. Les parents sont dans la totale impossibilité de concevoir la culpabilité de leur enfant, question de race.

Je me sens coupable de vivre.

Je tache de m'endormir le plus tard possible afin de m'éveiller le plus tard possible et de passer le moins de temps possible avec mon père.

Qu'est-ce que je vais bien pouvoir raconter à la Dame ? Je me vautre dans la même merde depuis deux ans...!

Récapitulons : j'ai arrêté tout travail; passé six mois à Saint-Trou-sur-Aveyron; j'ai loué mon appartement; formé un groupe qui n'avance guère plus que mes relations avec Ariane (seul être qu'il me reste).

Tout continue donc à se détériorer scrupuleusement.

En fait, je me demande si je n'aimerais pas revenir à Paris...

Mes muscles sont de plus en plus noués, je hurle dès qu'on me frôle la nuque.

26 Mai.

Tous les éléments sont rassemblés pour un suicide sans regrets.

29 mai 97.

Mes parents m'ont fait tel que je suis ; de graves défauts à leur imputer mais aussi plein de qualités (si, si, et je finirais bien par les trouver).

Ce n'est donc pas en me battant contre eux et ces 10% de défauts mais en les aimant pour les 90 autres que je m'en sortirais.

3/6/97.

« Faut que ça bouge, dit la Dame ».

Pourquoi se plaindre d'avoir des choses à faire puisque lorsque je n'en ai pas, c'est pire... ? Pourquoi se sentir encombré quand je dois, par exemple, m'occuper d'EDF ou d'ASSEDIC alors que cela me donne l'occasion de sortir, de me promener, de lire un peu dans les salles d'attente... ?

Vendredi 13(?) Juin 97.

Ca pue la mort, le cadavre en décomposition, on se croirait dans "Soleil Vert".

Première nuit à Beauvais.

Nouvelle maison, nouvelles aventures.

Je suis bien contents.

Domage qu'il y ait cette usine à tripes qui infecte la ville.

Lundi 16 Juin 97.

Finalement, la (re)découverte de mon impuissance me rassure. D'une part, elle explique, ou tout du moins éclaire, quelques épisodes de ma piètre existence ; d'autre part, elle me protège des autres comme de moi-même. Je n'ai plus peur de faire peur aux filles puisqu'elles n'ont aucunes raisons d'avoir peur de moi.

Mercredi 20 et quelques Juin 97.

Torchon a disparu depuis deux jours. La vie m'emmerde. Je la passe au lit qui ne me protège même pas de ce genre de désagréments.

Prozac/Xanax.

Juillet arrive. Ariane s'en va. Je me sens seul, impuissant et inutile.

Je n'appelle plus personne ne m'appelle.

Un but ? Le 8 Septembre le groupe a rendez-vous avec un agent de EMI.

Curieux, ce poids physique de la vie...

Pourquoi, malgré les médicaments, viens-je de passer les trois derniers jours au lit ?

Ce sentiment de ne pouvoir être admis au club, que leur apparent bonheur interdit le mien.

Ce manque de désir depuis toujours, ce refus de plaisir, cette totale ignorance du plaisir.

Je ne peux même pas dire que j'allais mieux avant que Torchon disparaisse.

Le Prozac m'interdit de pleurer, les yeux me tirent.

Le Prozac m'interdit de pleurer, les yeux me tirent.

Je me sens inutilisable, jetable mais pas assez encombrant pour qu'on se donne la peine de le faire.

Je n'ai jamais été aussi mal depuis que je n'aime plus ça.

Et il pleut depuis une semaine...

15/7/97.

Des tonnes de pensées ces derniers temps, et jamais de stylo...

Enfin une, hier soir, sur laquelle il ferait peut-être bon de se pencher (fumer amène à un état de réflexion que l'on ne retrouve souvent qu'en refumant) : les filles.

Je suis persuadé que - (travail = besoin, art = désir. Rien à voir, c'est juste pendant que j'y pense) - je suis persuadé, disais-je, que la rencontre ne pouvant survenir qu'au moment où l'on s'y attend le moins, il faut l'oublier, porter ses désirs ailleurs.

Or, c'est faux.

La rencontre arrive par surprise, mais pas de la rencontre elle-même, seulement de l'endroit ou du moment où elle a lieu.

Exemple : Iseult (jusqu'à présent, je crois, mon unique vrai coup de foudre). Le soir où je l'ai rencontré, Diane m'avait posé un lapin (je re-flirtais plus ou moins avec cet amour d'adolescence. J'adore déstabiliser, ça me console...) et c'est en désespoir de cause que j'avais appelé chez Garance où Iseult se trouvait.

J'étais donc en demande de rencontre. Pas de celle-là, pas dans ce lieu ni à ce moment mais en demande, je cherchais à aimer, allais peut-être de déception en déception mais étais engagé à fond dans cette recherche de l'amour.

Autre exemple (en fait, mes histoires amoureuses en sont toutes des exemples) : Marie. Une boum où je traîne pour lorgner les nymphettes et où elle ne m'apparaît que très tard, une fois débarrassée de son maquillage de monitrice enclownée...

Ariane : je tâtonne, drague à tout va, me ramasse partout et l'outsider arrive, flanquée de son père d'un côté, de son mec de l'autre mais je ne vois qu'elle. Des options sur 4 ou 6 demoiselles, elle tombe du ciel et rafle tout...

Encore ?

Plus dur : Diane, j'ai 16 ans et ne pense qu'à elle durant ces deux mois d'été 77, la vois chaque jour sans jamais oser lorsque enfin le moment (Ah! ces fameux derniers jours de vacances...) et le lieu (dernière fête, nos amis se retirent et nous laissent sur le lit parental...)...

Quoiqu'il en soit, c'est en cherchant que l'on trouve - mais rarement ce que l'on cherche. Et ce doit être sûrement valable pour tout. Les grandes découvertes sont toujours le fruit du hasard, de l'erreur, mais dans le cadre d'une recherche définie. On ne cherche pas à perfectionner son jeu de jambes dans l'espoir de trouver un vaccin contre la rage, non, on cherche un vaccin contre la peste et on en trouve un contre la rage. De même, ce n'est pas en me réfugiant dans la musique et la solitude, sans pouvoir penser à autre chose, que mes désirs ont des chances de s'assouvir.

Voir des filles me fait souffrir de cette obsession de finalité que, par ailleurs, je fuis (qu'on ne me demande pas d'être plus clair)...

Plutôt que de me demander pourquoi je fuis, ne serait-il pas préférable de ne plus penser au sexe, puisqu'il me fait peur, et n'apprécier que ces plaisirs immédiats que provoque la vue où la présence d'une jolie fille, avec cette ouverture d'esprit qui fait capter par tous les pores le plaisir d'exister, mon frère...

Cette petite voisine, là, qui s'ennuie toute seule à quelques mètres de moi, elle pourrait venir s'asseoir ici, tout près, dans ma cour ensoleillée, comme l'autre jour mais en mieux puisque son mec n'est pas là... Ah si, il est là ; j'ai rien dit.

Aller, on va déjà essayer de prendre à bras le corps ce plaisir de regarder.

Aller, on va déjà essayer de prendre à bras le corps ce plaisir de regarder.

16/7/97.

Ça ne fonctionne pas si mal ma petite théorie.

Dîner chez Paul (frère d'Ariane) et Fanny où une amie à eux, Guiwenneth, est venue nous rejoindre.

Guiwenneth, hormis ses hanches de culbuto, a un côté absent qui fait que l'on se demande, parfois, si elle n'est pas un peu chtarbée. Mais je me suis quand même bien amusé en plongeant longuement mon regard dans le sien, en lui frôlant les doigts à chaque occasion du jeu (Trivial Pursuit ; je les ai éclatés).

Et puis autre chose aussi, un signe prouvant qu'elle n'était pas dupe de mon attitude ; un mot, je crois, une allusion dont je ne me souviens plus mais qui a grandement contribué au plaisir que j'ai retiré de cette soirée.

A propos de plaisir, je sais parfaitement, maintenant, celui que je recherche dans la musique et que je ne peux obtenir de nulle autre façon, qui fait que la musique passera toujours avant tout, avant tous. Ces rares et précieux instants d'envolée du corps, de l'âme, cette éjaculation cérébrale qui m'emporte à l'extase et qui n'est provoquée que par quelques notes magiques, deux ou trois accords à l'alchimie divine. Cela n'a du m'arriver qu'une vingtaine de fois en trente ans de pratique...

Seule la musique peut arriver à cela. Certaines œuvres de Bach aussi, le Requiem ou le concerto K622 de Mozart, l'hymne à la joie de Beethoven, pas tout, jusque quelques accords, un passage, une seule note suffit parfois à plonger dans la félicité...

Aurais-je enfin trouvé le but de ma vie... ?

On ne vit que par plaisir. Voilà ce dont il faudrait que je me persuade.

Soir. Comment se fait-il que je n'arrive plus à me concentrer au cinéma ? Est-ce encore de la paranoïa ?

17/7/97.

En écrivant aussi, parfois, cela m'est arrivé (comment appeler ça ? Orgasme cérébrale, branlette cervicale ?), notamment quand j'avais fait ma nouvelle sur les cafards. C'est beaucoup plus difficile, plus rare et plus aléatoire encore qu'en musique mais je me souviens de certaines transes métropolitaines en vivant mentalement la jouissance meurtrière de mon premier héros.

Et qui dit que je ne réécrirais pas un jour ? Que je n'y arriverai pas ?

De la légèreté! Du plaisir! Il n'y a rien d'autre!

Paris. Est-ce à cause des vacances, de l'été ? Je ne vois pas vraiment le rapport mais il semble qu'il y ait de plus en plus de jeunes filles (françaises ? En tout cas, celle à qui j'ai donné l'était) qui font la manche.

Américains qui reprennent leur ketchup sur la table en sortant d'un restaurant.

Il ne s'agit pas tant de décider d'aller bien que de constater, que de se rendre à l'évidence qu'il n'y a pas d'autre voie possible puisque, si j'ai bien compris, c'est la recherche du plaisir qui gouverne nos actes. A moins de grosse malheur, bien sûr.

Et encore, jusqu'à présent, le malheur n'a jamais été si gros qu'il supplante le plaisir puisque c'est ce dernier, du moins le désir de ce dernier, qui me maintient en vie.

Si je suis vivant, c'est donc que je veux vivre et que j'en tire plus de plaisir que de déplaisir (35 ans pour en arriver là...).

Si je suis vivant, c'est donc que je veux vivre et que j'en tire plus de plaisir que de déplaisir (35 ans pour en arriver là...).

Lundi 21 Juillet 97.

De l'extérieur, on pourrait être en droit de penser que je vais assez mal : je passe mes journées au lit à fumer, dormir, lire et regarder la télé. Mais je vais bien, en fait. Assez bien, en tout cas, pour être persuadé que faire autre chose (sortir, par exemple) me décevrait forcément.

Disons que ma paranoïa ne m'apparaît réellement que lorsque je dois effectivement sortir et que je m'évertue à trouver des mensonges (voiture en panne, généralement) pour éviter de le faire mais sinon ça va.

Zoé a disparue... Je vais me reprendre un petit Xanax...

Deux lettres d'Ariane qu'elle termine par un « Je t'en roule une grosse » sans conséquence et un « je t'aime » un peu plus encombrant, même s'il est partagé.

La signification de ce verbe, entre nous, commence à atteindre des sommets de complexité. Surtout associé à ce « je t'en roule une grosse », chose qu'elle ne m'a plus fait depuis des années.

D'un autre côté, il est certain, vu ma profonde solitude actuelle, que je préfère un « je t'aime » à un « j'ai rencontré un type formidable »...

Finalement, si je regarde les bons côtés (et Dieu, entre autres, sait s'il y en a...), je peux tout à fait me considérer comme étant en vacances.

La seule choses faisant quelque peu défaut étant les amours de vacances...

« (...) la jubilation musicale. L'essence commune du "Tragique" et du "Dionysiaque" qui constitue le fil conducteur de toute la philosophie de Nietzsche ». La force majeure, Clément Rosset.

J'aime bien quand les grands esprits se rencontrent mais bon, je n'avais pas poussé si loin...

Au reste, toujours d'après Nietzsche, ce n'est pas un hasard si l'on s'arrête à une opinion, là et pas ailleurs. Car chaque opinion en dissimule une autre que l'on ne tient peut-être pas à connaître...

Bien trop poli pour lutter, disait Nietzsche de lui-même...

Si seulement on pouvait porter à soi-même un amour identique à celui que l'on réserve à l'autre, un amour gratuit, pétri d'indulgence...

Une petite prière au destin, chaque soir avant de m'endormir (jusqu'où ne vais-je pas sombrer... ?)...

Mardi 22/7/97.

« Je viens je ne sais d'où
Je suis je ne sais qui
Je meurs je ne sais quand
Je vais je ne sais où
Je m'étonne d'être aussi joyeux »
Martinus Von Biberach (Moyen-âge).

Ce mélange d'odeurs de gasoil et d'ordures chauffés par le soleil; je ferme les yeux : je suis en Grèce.

Il faudrait que je mentionne les derniers livres intelligents que j'ai lu sinon je vais encore tout oublier.

Donc "La Force Majeur" de C. Rosset, très bien; "Le principe de Plaisir" de Campbell (comme les soupes), sympa aussi mais quelque peu radical (les sportifs seraient tous des arriérés mentaux); "Eloge de la fuite" de Laborit, peut-être un peu daté (70)...

15 heures, environ, derrière la cathédrale.

de Laborit, peut-être un peu daté (70)...

15 heures, environ, derrière la cathédrale.

Deux filles rigolent en fumant un joint à dix mètres de moi.

Et alors ?

Elles portent toutes deux des lunettes et leur rire entraîne une petite aigreur, une légère jalousie de ma part...

J'aime bien les lunettes, moins que les appareils dentaires mais j'aime bien.

Il apparaît qu'il m'est encore assez difficile de sortir sans subir de plein fouet les attaques du désir et de la frustration...

Mercredi 23/7/97.

L'idée m'est venue, puisque j'ai de plus en plus de mal à communiquer, d'écrire à mes amis. Ils n'arriveront peut-être pas à me relire mais quelle importance ?

Avant que j'oublie, la liste des nouveaux livres empruntés hier : "Les nihilistes russes", W. Banneur; "Humain, trop humain", F. Nietzsche (mais je me suis aperçu que je l'avais déjà dans ma bibliothèque. Si ça se trouve, je l'ai déjà lu...); "Clefs pour la psychanalyse", pas d'auteur; "Passe-Temps" de Leautaud; "Wilt 3", T. Sharp et "Les mendiants" de Louis-René des Forêts.

C'est bien simple : je ne sais par où commencer...

Jeudi 24/7/97.

Ecris à J.R., ainsi qu'à Natacha et Blaise... Appelé Sylvain aussi, qui sort d'une petite dépression à cause de son disque mais ça y est, il a fini.

Je ne sais pas si ce sont les lettres d'Ariane qui me maintiennent dans ce malaise, ses Je t'aime, Tu me manques, que je ne sais comment interpréter... Ce qu'il y a de certain, c'est que cela remet sérieusement en cause mes velléités désireuses.

Il n'était quand-même pas très sérieux que, depuis maintenant trois ans que je la pratique, n'ayant rien lu dessus ou l'ayant oublié, je ne connaisse même pas le but avoué de la psychanalyse. (Pourquoi avoué... ?). Voilà qui est chose faite grâce à ce petit livre de personne.

Or donc il y a le conscient, le pré-conscient et l'inconscient (totalement); le jeu consiste à aller chercher 2 et 3 pour les ramener en 1.

Hier soir, avec Paul, Fanny, et Guiwenneth, je m'amusais à leur demander s'ils devaient choisir entre « tout sauf ça » et « que ça », en terme de copulation...

Je ne sais pas dans quelle mesure Guiwenneth pense réellement souvent comme moi ou si elle devine et s'applique à faire croire qu'elle me ressemble.

Ce n'est pas parce que j'en parle un peu que je m'intéresse réellement à elle. Guiwenneth est assez vieille, je veux dire marquée, limite couperosée, grosse, gros seins, un peu conne et maquée au brave crétin de frère de Fanny, autrement-dit mon ex-beau-frère par alliance.

Mais étant donné que c'est la seule et unique fille que j'ai l'occasion de rencontrer...

« Le pénible, c'était l'amour. Timide, sauvage, pauvre, sans goût pour certaines aventures, je vivais comme un moine. » Léautaud.

Lundi 28/7/97.

Week-end d'enregistrement avec Ransley (basse). R.A.S.

Lundi 28/7/97.

Week-end d'enregistrement avec Ransley (basse). R.A.S.

Mardi 30/7/97.

R.a.s., r.a.s., certes mais il ne faut pas que je reperde l'habitude d'écrire pour autant.

Période d'enregistrement.

Le sexe ou plutôt la rencontre me taraude moins.

L'idéal serait de conserver Ariane telle-que et d'y ajouter quelque pincées de cul, si ça se présente, à l'occasion...

Il faut à tout prix que je m'achète "Passe-temps" de Léautaud.
D'ailleurs je vais m'acheter les œuvres complètes de Léautaud.

J'ai comme qui dirait envie de dépenser un maximum de fric en ce moment...
Ça fait longtemps que cela ne m'était pas arrivé. Je crois que je vais aussi m'acheter une paire d'enceintes NS10 Yamaha, référence de tous les studios dignes de ce nom, dixit Sylvain.
Et des sandales aussi, ce serait sympa.

Je ne supporte pas la franchise de la sexualité. La franchise, la réalité, le cynisme, la crudité, bref je ne supporte pas.
Il faut, pour que je l'accepte, qu'elle me piège, me surprenne, la sexualité, malgré moi, contre moi. Je ne supporte pas l'image de la femme, de la sexualité qu'elle représente.
Cette sordide crudité du sexe adulte.

Je ne peux m'empêcher de trouver le sexe adulte laid. D'où mon a-sexualité pédophile (ce mot, en ce moment, c'est de la poudre, Coco!), d'où mes fantasmes de voyeur ou de cunnilinctus sur des vierges farouches, un vol, une extorsion de plaisir, une initiation.
Ah! Oui! Une initiation!... Le cache-tares absolu...

Vendredi 2/8/97.

Toute la préface de "Humain, trop humain" semble être une parfaite description de ma dépression...

Ariane, ici, depuis mercredi soir.

Mardi 5/8/97.

Pas eu le temps d'écrire un mot cette semaine.

Le retour d'Ariane, le week-end d'enregistrement des basses; tout ça m'a énormément fatigué.

Sans parler du shit de Ransley (j'en ai pratiquement fait une crise de foie) mais c'est surtout la présence continue de l'autre dont j'avais bien perdu l'habitude ces dernières semaines.

L'impression que tout le monde crie.

Enfin, me revoici seul et au calme, chez moi, avec mes chats, tranquille et sobre pour quelques jours.

Je ne sais pas si « l'enfer, c'est les autres » mais je suis sûr que l'on peut être seul à loisir au Paradis.

Mercredi 6/8/97.

N'ayant plus rien à ingurgiter (drogues, médicaments...), je passe la journée à m'activer, me trémousser sur le balai...

En gros, je pourrais aller plus mal...

En gros, je pourrais aller plus mal...

Sans drogues, le temps est long, froid, glacé. Tout s'arrête au visible, au concret, au neutre. Sans profondeur, sans mystère, surface lisse, monotone, la pensée ramenée au trivial quotidien...

Du mal à me concentrer sur la lecture, surtout le soir...
Tout est surtout le soir...

Pris un xanax après avoir relu quelques pages de mon journal de 1990 (hôtel).

La lucidité du manque me renvoie à ce suicide depuis si longtemps reporté.

1990 était mon dernier journal avant celui-ci. Il s'arrête à la moitié du carnet.

Six ans sans écrire un mot. Six ans de boulot de con et de vie de couple, dîners entre amis les week-ends et vacances en été...

Je sais pertinemment que la vie n'est pas moins désagréable avec que sans drogues ; plus chiant, c'est tout.
Disons qu'il est plus facile de ne rien faire avec et que l'ennui est plus grand sans.

22h30, sous le portique de la cathédrale de Beauvais. Rues désertes, odeurs d'arbres mouillés.

Des voix féminines me parviennent d'un immeuble en face (c'est pour ça que je me suis arrêté). Je me suis toujours senti beaucoup mieux au milieu de filles...

Je crois qu'elles sont deux à parler dans le noir. De temps en temps un bras miroitant sort de la fenêtre pour faire tomber les cendres d'une cigarette.

Un chien, tout à l'heure, et maintenant un chat. Tous deux m'évitent soigneusement.

Un couple. Elle a l'air joli. Il a l'air bourré. Je ne les regarde qu'à peine. Il ne faudrait pas qu'en plus je me fasse casser la gueule (j'ai, depuis longtemps, remarqué que les gens comme les chiens inconnus avaient tous tendance à vouloir me sauter à la gorge si je les regardais un peu trop ostensiblement).

Ça y est, je les vois mieux, un peu mieux maintenant qu'elles sont tournées vers la cathédrale. Le lampadaire, près de leur immeuble, laisse apparaître un peu de la blancheur de leur peau. Je ne pense pas qu'elles m'aient vu.

Le chat reste assis au bas des marches. L'impression que lui non plus n'a pas très envie de me connaître...

Je suis jaloux de ces gens qui semblent avoir tant de choses à se dire... Elles ne sont pas seules dans la maison; un homme est, semble-t-il, venu leur demander d'aller se coucher.

Qu'est-ce qui me replonge ainsi le nez dans la bouse ?

Tristesse, solitude, demain je rachète du prozac.